

MIKAËL JIVA

AORIM

1. Cauchemars

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir le
jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre,
ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits
pour tous pays.*

ISBN 9791042531195

Dépôt légal : septembre 2026

PARTIE I D'JONAS

Chapitre 1 – La mère et l'enfant

Elle tient son enfant dans ses bras, serré contre sa poitrine.

Je ne sais pas pourquoi je dis « elle ». Peut-être à cause de son corps souple, lisse, élancé. Ce pourrait être « il », ou autre chose encore. Tous deux ne ressemblent à rien de connu.

Et pourtant, ils sont bien là, assis par terre, l'un contre l'autre.

Genre indéterminé. Nature changeante. Comment de tels êtres peuvent-ils exister sans que personne n'en ait entendu parler ? Je les regarde, fasciné par leur peau translucide qui reflète la lumière ambiante.

Elle alterne entre le gris de l'hiver, qui traverse la minuscule ouverture à barreaux, et le bleu métallique de l'éclairage instable au plafond.

Qu'est-ce que je fais avec eux dans cet espace clos, saturé d'humidité et de peur ? Je m'approche. Je ne sens pas le sol, comme si mes jambes étaient engourdies par le froid. Je leur parle.

Ils ne réagissent pas.

Leurs yeux restent braqués sur la porte.

La femme berce l'enfant, lui susurre des mots mélodieux, dans une langue inconnue.

La femme... la créature ? Sa douceur n'a rien d'humain, et pourtant elle apaise comme la tendresse d'une mère.

Elle fredonne une berceuse pleine de tristesse.

Soudain, le sol bouge. Il frissonne, comme eux, tremblant d'effroi. Des bruits sourds résonnent au-delà de la porte : des pas lents, pesants, en approche.

Ces pas sont trop lourds pour des hommes. Des coups. Des masses qui cognent ? Un troupeau d'éléphants qui s'avance et percute le mur ? Des pachydermes dans un couloir de prison ! Quelle idée absurde !

Je recule vers le coin le plus sombre de la cellule.

Je retiens mon souffle.

L'air sentait déjà le moisi, et maintenant une odeur acide, écœurante, s'y ajoute. La mère tourne lentement la tête. Ses yeux fouillent l'obscurité.

Je crois qu'elle a deviné ma présence.

Elle se remet à chanter, à voix basse. Une mélodie incompréhensible. Un mot revient, encore et encore, un refrain lancinant : Aorim...

Puis un long silence.

L'enfant, dans ses bras, ne bouge plus. Il semble s'être évanoui. Ils ont tous les deux pris une coloration paille, presque transparente. Elle lui caresse le crâne.

S'il était mort, ses yeux seraient restés ouverts, non ?

Enfin... je crois.

Tout à coup, la porte se met à vibrer, les parois tremblent. Le vacarme devient assourdissant. La mère se recroqueville pour protéger l'enfant.

Un mur vole en éclats. Des silhouettes à la peau marbrée, semblables à de la pierre vivante, surgissent du trou béant. Ces ombres massives envahissent le cachot. Dans la lumière grise, elles ne sont plus que des formes monstrueuses, et lorsque la poussière retombe, trois colosses apparaissent.

L'un d'eux fixe son regard fielleux sur les deux êtres translucides, à terre. Il les pointe du doigt, cligne des yeux, grommelle.

Soudain, il se tourne dans ma direction et renifle bruyamment.

Les deux autres le suivent.

Ils m'ont senti.

La panique me gagne. Je suis tétanisé.

Des mains immenses, hérissées de lamelles affilées, tâtonnent l'air à l'aveugle, autour de moi.

Elles se rapprochent.

Le visage abominable, strié de cicatrices, n'est plus qu'à quelques centimètres du mien.

Une chaleur âcre sature l'air.

La main se referme.

Elle frappe.

Elle me traverse.

Ça brûle.

J'étouffe.

L'espace devient blanc.

Je hurle.

Quand D'Jonas rouvrit les yeux, trempé de sueur, il était dans son lit. L'air régulé soufflait une brise matinale aux senteurs d'ambre. Le plafonnier opalin s'alluma progressivement pour accompagner son réveil. Le murmure de la fontaine murale du salon et le ronronnement de la ventilation se mêlaient au bourdonnement lointain du Flux, le monorail magnétique, qui passait au-dessus du Grand Canal. Sur la verrière, les reflets turquoise des Veines bleues filtraient à travers les lamelles du store. Tout était calme, à sa place.

Il enleva son tee-shirt mouillé, qui lui collait à la peau, révélant un torse plat, étiré. Son corps avait grandi trop vite, sans prendre le temps de s'étroffer. Il passa ses doigts dans ses longs cheveux bruns, raides. Ils retombèrent sur ses joues, accentuant sa beauté étrange, un peu ascétique.

Sur la tablette de nuit, à côté d'un verre à moitié vide et d'une plaquette de pilules, son carnet à rêves le ramena à la réalité. Il le prit et l'ouvrit à la dernière page noircie par son écriture. Un mot y revenait plusieurs fois, tracé à la hâte : « Elyen ».

Derrière la porte entrebâillée, la voix dynamique de sa mère s'éleva :

— Chéri ? Tu es réveillé ?

À la maison, elle ne s'exprimait qu'en anglais, jamais en kinali. D'Jonas referma précipitamment le carnet et le glissa sous l'oreiller. Tami entra, les cheveux ébouriffés par le sommeil, et, le voyant ainsi, lui demanda plus doucement :

— Encore un cauchemar ?

D'Jonas ne répondit pas. Elle s'approcha, l'embrassa sur le front.

— Tu es tout moite, ma puce.

— Arrête de m'appeler comme ça. Si les autres t'entendaient...

— D'accord, bébé.

— Tu le fais exprès ?

Elle éclata de son rire clair, celui qui, autrefois, faisait fuir les monstres de ses rêves. Aujourd'hui, ça ne fonctionnait plus. Parfois, au contraire, cette gaieté l'exaspérait encore plus. Il se dit qu'après tout c'était normal. À dix-sept ans, qui ne trouvait pas sa mère insupportable ?

Pour son père, c'était différent. Jack ne l'agaçait pas, il le dérangeait. Trop rigide, trop sûr de lui, trop fort. D'Jonas n'aimait ni sa rudesse ni sa puissance explosive d'ancien joueur de football américain. Il avait beau entendre sa mère lui dire : « Ne fais pas attention, mon chéri. Ton père n'est pas méchant, c'est juste un bulldozer émotionnel », D'Jonas n'était qu'à moitié rassuré. Jack l'aimait, oui. Il le voyait bien. Mais son père croyait toujours qu'il suffisait de foncer dans le tas pour ouvrir une brèche. Comment cet ours en crampons aurait-il pu comprendre un gringalet comme lui ?

Devant son air songeur, Tami se reprit immédiatement.

— Je sais que ça perturbe tes nuits, mais ça finira par passer. Tiens bien ton journal pour le docteur Hartenberg et prends régulièrement tes pilules...

— J'ai l'impression qu'elles me font plus de mal que de bien. Je n'ai plus la même mémoire qu'avant.

— Avant ? Tu ne te rappelles pas comment c'était. Tu faisais des crises à répétition, extrêmement violentes, des absences de plusieurs heures, parfois. Tu étais dans un état... On ne pouvait même pas te scolariser. Mon chéri, les spécialistes de Medius voulaient qu'on t'interne de force.

— Vous auriez vraiment fait ça ?

— Jamais de la vie ! On a refusé. Mais c'était moins une. Les médicaments t'ont stabilisé. Tu n'es pas guéri, mais au moins tu vis normalement. Accroche-toi. Je suis médecin moi aussi...

— Aucun rapport ! T'es référente pour les insomniaques... pas pour les fous.

— Je ne soigne pas que des insomniaques, et tu n'es pas fou.

Tami ouvrit le store et s'attarda à contempler la naissance de l'aube et ses reflets sur les Veines bleues au pied de la terrasse suspendue. Puis elle soupira, presque involontairement.

— Ouf, ça sent le fauve ici ! J'aère un peu ta tanière...

Elle ramassa une paire de sandales dont le voyant rouge clignotait.

— Tu as encore laissé tes Sandal-Nine connectées toute la nuit. Je les mets à charger...

Elle les posa sur leur socle et lui tendit une paire de chaussures de sport usées qui traînaient sous le bureau.

— En attendant, mets tes Kiny-Flex.

D'Jonas les enfila à contrecœur. Sans ses Sandal-Nine, il se sentait toujours un peu perdu. Ses cours, ses pense-bêtes, son emploi du temps... Tout était synchronisé sur ses chaussures. Il avait l'essentiel de sa vie sous le pied.

— Tu veux me parler de ce vilain rêve ?

— Pas maintenant, je suis en retard. J'ai cours à huit heures. Éval d'art visuel.

— Prends quand même le temps d'écrire dans ton carnet. Le docteur a insisté pour...

— Je sais.

— Je peux t'accompagner ce matin, ça te permettra...

— C'est bon, maman, laisse-moi me préparer !

Elle haussa les épaules, résignée.

Il entendit ses pas s'éloigner, puis le bruit familier de l'eau qui coulait, le cliquetis de la vaisselle, et quelques secondes plus tard, le fracas d'un verre brisé.

— Oh mince, mes doigts ont lâché.

D'Jonas esquissa un sourire, attendant la réponse prévisible de son père, depuis leur chambre à coucher.

— Non, c'est toi qui as lâché le verre, pas tes doigts.

— Oh, ça va. C'est sûr que toi, tu ne risques pas de casser quoi que ce soit ! Je fais tout dans cette maison. Jack Caudeen, tu pourrais te décider à te lever et à venir m'aider ?

Sans bouger de son lit, D'Jonas repoussa la porte du pied pour étouffer la suite de la discussion. Sa mère était une caresse quand elle soignait ses patients, mais pour les tâches ménagères, Jack la surnommait Brise-Fer.

Il rouvrit son carnet et relut les dernières lignes : « Elyen ». Non. Ce n'était pas le nom qu'il avait entendu dans son cauchemar. Oril ? Aril ? C'était presque ça. Il se leva, essaya de se souvenir, mais les images se déli-taient déjà, comme si la position verticale les faisait s'écouler hors de sa mémoire. Dans quelques minutes, il n'en resterait plus rien.

Le psychiatre lui avait conseillé de ne pas se concentrer sur ce dont il se souvenait mais plutôt sur ce qui lui échappait : « Note les associations d'idées spontanées, même les plus incongrues. L'inconscient est un animal malin, il protège ses secrets. »

D'Jonas souffla. Il trouvait que le docteur lui parlait encore comme à un enfant.

— Aril... répéta-t-il. Il m'a dit « sans réfléchir » ! Aril me fait penser à avril, qui me fait penser à Pâques... Pâques aux œufs, les œufs aux ovules... les ovules au sexe des filles... et le sexe des filles... à Salomé !

Il rougit, mais poursuivit sur sa lancée.

— Et Salomé... à une princesse... des Mille et une Nuits.

Il réalisa ce qu'il venait de dire.

— Je ne vais quand même pas écrire ça !

Mais la voix grave du psychiatre résonnait encore : « Écris tout. Surtout ce que tu n'oserais pas dire. »

Il ravala sa pudeur et attrapa son styloïde, capable de se synchroniser avec n'importe quel support. Il rédigea à la hâte ses associations d'idées.

— Pourvu que ce journal des rêves ne tombe jamais entre de mauvaises mains... Là, je serais mort.

Mort !

Le mot lui serra les tripes. Puis il raviva des images : un enfant diaphane, du gris et du bleu, du parme, de la poussière... des mains qui tâtonnent.

Il ajouta à la suite de ses notes :

« La peau parme est translucide.

La mère tient son enfant endormi.

Des mains métalliques.

Des lames fines comme des rasoirs.

Pour tuer !

Pour torturer ! »

Puis, il regarda les deux pilules dans la paume de sa main, en se demandant s'il ne ferait pas mieux de les jeter dans le lavabo. Ne parvenant pas à se décider, il les enfourna en vrac dans la poche extérieure de son sac aux motifs bleus et blancs. Il sortit de sa chambre et quitta la maison le ventre vide.

D'Jonas descendit les marches métalliques vers la passerelle de ramassage. L'air chaud le frappa au visage. Le vent du sud venu du Rub al-Khali, une haleine ocre chargée de sable fin, se levait déjà. Au loin, il aperçut les éclairs du Flux, ce trait de lumière suspendu au-dessus du désert. Il

reliait Téhéran à Dubaï par un immense arc desservant notamment Tel-Aviv, Aqaba, Kinas et Riyad. Brisant le silence du petit matin, des cabines passèrent sur le monorail magnétique dans un sifflement aigu qui monta, puis s'étira vers l'orient, avant de s'éteindre.

Dans la file d'attente, D'Jonas s'appuya au parapet du ponton et se concentra sur sa respiration pour démêler l'écheveau de ses émotions. Il avait toujours procédé ainsi. Les rêves et les crises le troublaient, mais il fallait maintenant les laisser sur le quai. Il avait un trajet à effectuer. Puis des cours à l'Institut. Les fils de ses relations devaient rester séparés. C'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour tenir sans s'effondrer, sans basculer dans le déni.

La *rakèva*¹ scolaire fit alors entendre son carillon d'avertissement et sa coque jaune apparut au détour d'une Veine bleue, l'un des canaux périphériques de Kinas. Portée par le souffle rauque de ses turbines, elle glissa jusqu'au ponton de l'Anneau Sud et s'immobilisa. D'Jonas détestait cette couleur. Elle lui rappelait le jaune liminal qui annonçait la bascule dans un rêve. Debout sur l'embarcadère, il cligna des yeux et emboîta le pas aux passagers matinaux.

Le TOC des yeux. Encore un réflexe stupide... mais irrépressible. Il fallait toujours qu'il le fasse deux fois, ou quatre... Ne jamais rester sur un nombre impair ! Il cligna donc à nouveau, plus fort, pour être sûr.

Les diodes lumineuses de la navette clignotèrent elles aussi, comme si elles lui répondaient, et les portes vitrées coulissèrent dans un chuintement fatigué.

1 Navette fluviale autonome.

Chapitre 2 – L'appel des rêves

Élias Lascaux, petit homme chauve et rougeaud, ajusta ses lunettes rondes et sortit de la poche de son ample blouse d'artiste deux longs pincesaux et une pomme verte. Il la lustra avec un chiffon, puis la fit miroiter dans la lumière du matin, filtrée par la verrière intelligente. Elle se diffractait en faisceaux mordorés. Le professeur tourna le fruit entre ses doigts, le posa sur son bureau et déclara avec solennité en kinali, un mélange créolisé d'anglais et de langues moyen-orientales :

— L'art peut naître de la rencontre d'une simple pomme... avec un rayon de soleil.

Une vague de protestation parcourut la classe. Il plaça aussitôt un doigt devant ses lèvres pour réclamer le silence.

Un élève athlétique, les cheveux presque rasés, leva la main.

— Monsieur, est-ce que vous êtes de la famille des artistes de la célèbre grotte de Lascaux, en Europe ?

— Absalone Harel... Chaque année, un *boudjadi*² me pose cette question. Cette année, le *boudjadi*, c'est vous !

On entendit des rires étouffés.

— Monsieur, intervint une jeune fille, quand est-ce qu'on fera vraiment de l'art urbain ?

Elle écarta d'un geste impatient la mèche noire qui cachait une partie de son visage d'ange.

— Monsieur, protesta Absalone sans avoir demandé la parole, ma sœur a raison, on a déjà dessiné une pomme pour la première évaluation.

— Vous êtes en cours d'art visuel, rappela Lascaux. Une matière soumise au contrôle continu. Cela signifie que vous avez en permanence la possibilité d'améliorer vos notes.

Il marqua une pause pour rehausser sa pomme en la positionnant avec précision sur une pile de magazines du Louvre d'Abu Dhabi.

— Manifestement, cela vous a échappé. Vous êtes le premier candidat de toute l'histoire du Certificat d'art visuel et environnemental à avoir échoué. Le seul. L'unique. Félicitations !

Quelques ricanements suivirent ce trait d'ironie.

— Le règlement bienveillant de l'établissement vous permet de retenir votre chance avec les juniors de la promotion. Alors, un conseil, ne la gâchez pas !

2 Bourricot, simplet.

Le professeur examina la pomme sur son podium, sortit un canif de sa poche et la coupa en deux. Il reposa une moitié, en équilibre, au sommet de la pile de revues.

— Vous avez une heure, et le choix des armes : fusain, pastel ou aquarelle.

Il mordit dans l'autre moitié.

— Croquante... mais trop acide. Un peu comme vous.

Sans le vouloir, il avait fixé son regard sur Salomé Harel trop longtemps. Il réalisa aussitôt que sa remarque pouvait prêter à confusion. À l'Institut visuel et sensoriel de Kinas, prestigieuse école de la capitale politique de la Confédération du Levant, la moindre ambiguïté de la part d'un enseignant pouvait lui valoir un sévère rappel à l'ordre. Ici, la liberté d'expression subsistait comme une relique du Vieux Continent, encadrée au millimètre près.

— Je comparais la pomme et la jeunesse de Kinas, précisa le professeur à toutes fins utiles.

Puis il retourna s'asseoir derrière son bureau et attrapa un journal, *La Lumière du Levant*. Élias Lascaux avait le privilège d'assurer l'intégralité de ses cours dans la lumineuse salle d'exposition du rez-de-chaussée. Il l'avait donc aménagée à son goût avec un confortable fauteuil Aladin à haut dossier rouge et or. Personne n'avait le droit d'y toucher. Même en son absence, aucun autre enseignant de l'Institut, des stagiaires aux vétérans, n'aurait osé poser son séant sur le trône de Lascaux.

Une heure plus tard, lorsque tout le monde eut rendu son travail, le professeur en était à la rubrique *Duke*³. Il termina l'analyse du prochain match de ballon ovale, Kinas contre Riyad, avant de se lever et d'écrire au tableau :

« KINAS, UN MIRACLE FONDATEUR SORTI DES SABLES.

Projet : Embellir l'Anneau Central de la capitale.

Fresques, trompe-l'œil, structures légères.

Travail en groupe de 3 à 5. »

— Vous avez carte blanche, annonça-t-il. Comme vous le savez, depuis les accords du Levant, Kinas est devenu le cœur neutre et cosmopolite de notre Confédération pacifiée. Vous êtes son avenir artistique. Alors, faites-la rêver, cette cité sans passé. Et, s'il vous plaît, ni militantisme ni slogans politiques.

Il se crut obligé d'ajouter une petite leçon d'instruction civique :

— Rappelez-vous que dans la Confédération levantine, les individus jouissent tous...

Des gloussements étouffés interrompirent le professeur. Il poursuivit, plus fort :

— ... des mêmes droits, tant qu'ils respectent les lois.

3 Nom du ballon de football américain.

Des rires éclatèrent au fond de la classe.

— Quelque chose de drôle ? demanda Lascaux. Faites-nous-en profiter.

— Non, répondit Absalone, c'est juste Yirmy qui a dit : « Elles jouissent toutes pareil, c'est la loi ! »

Les rires redoublèrent. Ayana souffla à voix basse :

— Il y en a quand même qui jouissent plus que d'autres !

Lascaux ferma brièvement les yeux. Il avait de la bouteille et savait faire semblant de ne pas entendre quand c'était nécessaire. Mais cette stratégie avait souvent pour conséquence d'attiser les provocations.

Absalone redemanda la parole, un sourire en coin.

— Et l'arc-en-ciel, Monsieur ? On peut l'utiliser ? C'est pas politique, c'est la diversité.

Quelques rires fusèrent de nouveau. Lascaux leva les yeux au ciel, haussa les épaules et soupira comme s'il venait de perdre foi en la pédagogie artistique. Il arrangea l'entassement hétéroclite de dessins à corriger, les soupesa, puis les reposa soigneusement à l'angle le plus éloigné de son bureau. Il déclara sans lever la tête :

— Minimum trois, maximum cinq. Sans faire de bruit !

Les tables se rassemblèrent, les chaises raclèrent le sol et les groupes se formèrent, vite. D'Jonas resta seul, son carnet à croquis fermé sur la table. Il glissa machinalement son index le long de la reliure... une fois... puis une seconde fois pour ne pas s'arrêter sur un nombre impair.

Le professeur, contrarié, s'approcha de lui et posa une main sur son épaule. Un geste maladroit, plein de bonnes intentions, qui déclencha une vague de moqueries.

— Silence ! ordonna Lascaux. Personne ne veut travailler avec D'Jonas ?

Le brouhaha s'apaisa. Il ne resta que des chuchotements gênés et des regards fuyants. Puis Absalone leva la main et déclara avec générosité :

— Il peut venir avec nous, Monsieur. On va faire une fresque sur le mur de l'ancien parking-relais des navettes sud. Mais du coup... on sera six.

— Ce n'est pas grave, trancha Lascaux après une brève hésitation.

Soulagé, il regagna son trône et se replongea dans la lecture du championnat de football américain de la Confédération.

D'Jonas pressentait que ce n'était pas une bonne idée de rejoindre ce groupe. Il s'installa quand même à leur table, à contrecœur. Il ouvrit son carnet à croquis, Yirmy alla chercher une boîte de feutres et les autres se mirent à parler, tous en même temps. Salomé proposa :

— On pourrait faire un ange qui s'envole par-dessus les voitures.

— *Sabbab*⁴ ! Un ange protecteur, coupa Mälif. Pour les conducteurs.

— Bof, fit Absalone. On décoze pas une église.

— Alors, lança Ayana, on va faire quelque chose qui choque. C'est ça, l'art. Déranzer.

4 Cool !

— Le prof a dit pas de militantisme, glissa D'Jonas d'une voix prudente. Ayana le regarda, interloquée.

— Eh, Mode-Avion, quel rapport ? T'as capté ce que j'ai dit ?

— *Yalla*⁵, Cadeen, t'es en sous-tension ? le railla Absalone.

Les voix se superposaient, se mélangeaient. D'Jonas ferma les yeux. Le bruit avant le seuil de la lumière jaune s'intensifiait. Il essaya de se calmer. Le brouhaha dans sa tête s'apaisa.

— On va créer un truc qui a du sens, lança Absalone, exalté. Un clochard géant !

— En train de mendier, ajouta Ayana.

— Devant la Kinas Bank ! conclut Mälif.

— Et toi, D'Jo ? demanda Yirmy. Tu vois quoi ?

D'Jonas hésita à reprendre la parole.

— Je ne sais pas... Une femme peut-être. Avec un enfant dans les bras.

— Super, ironisa Absalone. Le parking de la Sainte Vierge !

— Ça suffit, trancha Salomé. Chacun fait une esquisse, et après on vote.

D'Jonas prit des godets d'aquarelle, un pinceau large et mouilla le papier à dessin. L'eau se mêla à la peinture, diffusant des nuances bleu-tées. Peu à peu, des formes prirent corps. Il les affina avec des contours aux couleurs vives, qui firent émerger une femme translucide, assise par terre, un enfant parme, presque transparent, dans ses bras.

D'Jonas semblait hypnotisé par sa peinture. Comme si elle l'appelait. Le professeur Lascaux, qui passait entre les rangs, s'arrêta derrière lui.

— Incroyable, ce flash de tendresse maternelle... Tu as du talent pour le pop art, mon garçon.

Il prit la feuille, la leva vers la lumière de la verrière et l'observa, bras tendu.

— La mère et l'enfant de Klimt... revu par Andy Warhol, commenta-t-il, surpris.

Il hocha la tête, admiratif. D'Jonas voulut préciser que sa peinture n'était pas achevée. Il comptait y ajouter une ombre, une main métallique, des lames, mais renonça à le dire. Mieux valait éviter d'alimenter sa réputation d'inadapté. Il en avait assez qu'on l'appelle Courant-Alternatif ou Mode-Avion quand son cerveau disjonctait. Il garda le silence.

La porte s'ouvrit soudain à la volée.

Toute la classe sursauta.

Censor-Cheik Caporantor, vêtu de son uniforme et de sa coiffe militaire impeccables, une tablette à la main, fit irruption dans la salle. Il entra sans regarder personne. Ses pas semblaient suivre une cadence martiale que lui seul entendait.

— Bonjour. Monsieur Lascaux, désolé d'interrompre votre cours, mais je vais devoir vous emprunter vos artistes quelques minutes.

5 Allez. Vas-y.